

# L'ÉCRAN *français*

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA



10<sup>F</sup>  
TOUS LES  
MERCREDIS

4<sup>e</sup> ANNÉE  
N° 42  
17 AVRIL  
1946

Blanchette  
BRUNOY  
jeune fille  
sans artifice  
(voir pages 6 et 7)  
*(Photo KITROSSER)*

## Souvenirs de "la petite fiancée du monde"



... avec son mari, du temps qu'elle était Mrs Douglas Fairbanks.



... dans « Reve et Réalité », petite souillon disgraciée par la nature.



... dans « Papa Longues-Jambes », qui fut avec « Le petit Lord Fauntleroy » son plus grand succès.



... dans « Les Moineaux » (1924), elle incarnait une très jeune fille, victime d'un fermier sans scrupule.



... riches ou pauvres, espiègles ou infortunées, elle incarna les écolières.

### MARY PICKFORD

QUI FUT LA PLUS GRANDE COMÉDIENNE DU CINÉMA MUET, VIENT D'ARRIVER À PARIS OÙ ELLE FAIT UN BREF SEJOUR. C'EST UNE OCCASION POUR ÉVOQUER, À TRAVERS LES IMAGES DES FILMS DONT ELLE FUT JADIS L'ANIMATRICE, LE SOUVENIR DE CELLE QU'ON AVAIT SURNOMMÉE « LA PETITE FIANCÉE DU MONDE ».



... et la voici, à sa descente d'avion, à Orly, répondant avec gentillesse aux questions des journalistes.



(Photo Keystone.)



## LE FILM D'ARIANE

Croquis à l'emporte-tête...

### CHARLES SPAAK

Il appartient à la solennelle espèce des armoires à glace : grand, corpulent, méthodique. La voix est lente, et l'accent, un drôle de petit accent qui révèle son origine : Charles Spaak est d'outre-Québec. De plus, il a d'importantes parentés politiques : son frère est l'homme d'Etat bien connu, et sa mère est sénateur, et la fille de l'ancien président du conseil belge Janson. Aussi la circonspection majestueuse du Wallon se double-t-elle d'une grave lenteur toute diplomatique.

Cela, pour l'apparence.

En fait, dans le privé Spaak demeure fidèle à l'esprit de la zwanze. Ce scénariste est le plus spirituel des hommes, ainsi que le savent bien ses amis, les lecteurs de ses Mémoires ou ses auditeurs de P.I.D.H.E.C.

Venons-en aux affaires sérieuses. Spaak est, du moins par le nombre, le premier, le plus compétent, le plus adroit et le plus sensé de nos scénaristes. Son nom figure au générique de plus de cent films, et, là-dessus, il y a au moins cinquante scénarios dont il est l'auteur initial et unique. Citerai-je des titres ? Il est bon, de temps à autre, de rappeler que la signature de Spaak est liée à quelques-unes des œuvres les plus remarquables de l'écran français : Le Grand Jeu, La Belle Equipe, La Grande Illusion, La Kermesse héroïque, Le Ciel est à vous.

Pourquoi ce parfait homme de cinéma fait-il cinq ou six films par an ? Pourquoi les producteurs sont-ils pendus à sa sonnette ? Pourquoi l'énoncé de son nom suffit-il à apaiser toutes les inquiétudes dont le cinéma aime à se nourrir ?

« Avec Spaak, on sait toujours où on va. » Il part, avec une méthodique lenteur, sur un synopsis ou d'après un livre, et, avec une tranquille régularité, il abat tous les jours sa besogne. Elle est livrée à la date fixée. Et c'est habilement construit, bien fini, tout prêt à être tourné. C'est-à-dire qu'il connaît son métier à merveille, il a pratiqué toutes ses situations et toutes ses ficelles, et quel que soit le sujet, il en tire un film solide.

Mais qu'y a-t-il au bout de tout cela ? Une grosse, une très grosse déception.

On dit, de La Kermesse héroïque, que c'est de Feyder, de La Belle Equipe que c'est de Duvivier, de La Grande Illusion, que c'est de Renoir, du Ciel est à vous, que c'est de Grémillon. Pas de Spaak. Et ce n'est pas absolument injuste. Car on y sent surtout le style de ces réalisateurs. Alors qu'ailleurs, on parle d'un style Prévert, d'un style Cocteau, d'un style Jeanson, d'un style Véry...

Spaak lui-même se compare à une chose de louage, un façonnier, qui se laisse atteler à toutes les besognes. La Vie de plaisir comme Jéricho, L'Idiot comme Une belle garce, la farce comme le drame. Pourtant, cette vieille rosse on l'a indiquée au début à une personnalité bien tranchée ; il porte certainement en lui une conception de la vie et des personnages qui sont les siens. Comme on aimerait, maintenant qu'il a franchi le cap des cent films, que ce maître scénariste devienne un auteur, et que d'un film on puisse enfin dire : « C'est du Spaak ».

Le Minotaure.

...perdue et retrouvée

d'un divorce, les « Artistes Associés » dont elle fut la fondatrice, son « mariage » avec Douglas Fairbanks...

On parle des actrices françaises que Hollywood n'a pas toujours bien employées. La douce Mary se rebelle :

« On a eu tort de les sophistiquer... mais elles ne devaient pas se laisser faire... moi je ne me suis jamais laissé faire... même avec Griffith... Pourtant on avait bien besoin des cinq dollars à la maison... pour diner... Un bon film ? C'est d'abord une bonne histoire... l'histoire c'est tout... Si Orson Welles a révolutionné Hollywood ?... Non, meucheu, on ne révolutionne pas Hollywood... »

Et le babillage se poursuit et Mary Pickford, très simple, continue d'imiter miss Helyett. Elle a bien raison, d'ailleurs, d'être simple. Et n'importe quelle vedette, si grande soit-elle, a bien tort quand elle ne l'est point.

La preuve ?

Le matin de son arrivée à Orly, comme un journaliste s'inquiétait de l'heure à laquelle devait arriver l'avion de Mary Pickford, il y eut un jeune soldat américain du bureau de renseignements pour se tourner vers un de ses camarades et lui demander :

« Cette Mary Pickford, qui est-ce ? Pourtant Mary Pickford, le « muet », ce n'est pas si loin !... »

Cette fois, ce serait vrai !

Il est des projets qui finissent par se réaliser...

Depuis longtemps, on se demandait : « Pourquoi ne fait-on pas un film avec Le Grand Meaulnes ? »

Dix fois, le film avait été annoncé, dix fois l'information avait été démentie peu après. Car la mémoire et les intérêts posthumes d'Alain Fournier possèdent un farouche défenseur en la personne de Mme Isabelle Rivière, la propre sœur de l'écrivain.

Cette fois-ci, paraît-il, Mme Rivière aurait accepté, non sans avoir réservé tous ses droits en ce qui concerne le scénario et même les détails de la mise en scène. Et, comme nous l'avons annoncé, c'est Jacques Dacquigne qui incarnerait le héros d'Alain Fournier.

Mme Rivière aurait même visité, avec l'un des producteurs, les principaux bâtiments publics de La Chapelle d'Angillon (Cher), pays natal d'Alain

## POUR UN PLAN DE 5 ANS

Le Syndicat des Techniciens du Cinéma vient de tenir son assemblée générale. Il a procédé d'abord à la réélection de son bureau. Au fauteuil de président, M. Jean Gremillon succède à M. André Berthomieu. Celui-ci, qui ne se représentait pas, a été élu président d'honneur, tandis que MM. Max Dony, Louis Wipf et Claude Benoît se partagent la vice-présidence, et que Louis Daquin conserve le secrétariat général qu'il assume avec tant de discernement et d'activité.

En même temps, le Syndicat des Techniciens a voté une motion dans laquelle il indique les mesures qu'impose la situation très alarmante de notre industrie cinématographique. Ces mesures, nous les avons souvent exposées et soutenues dans l'« Ecran français ». Mais il ne faut pas craindre de se répéter quand il en va de l'existence même de notre cinéma. Au reste, le texte rédigé par le Syndicat des Techniciens a le grand mérite de présenter, en quelques phrases concises un plan qui fait la synthèse des différentes formules qui ont été suggérées par les uns et par les autres depuis le temps lointain où il est question de donner à notre cinéma une structure rationnelle.

Que réclame donc cette motion ?

En premier lieu la création d'un conseil national composé pour un tiers de représentants du gouvernement (ministères de l'Information, des Affaires étrangères, de l'Education nationale, de l'Economie nationale et de la Production industrielle), pour un tiers de représentants patronaux de l'industrie du cinéma et pour un tiers de représentants salariés.

C'est au sein de ce conseil national que seraient élaborés les règlements destinés à protéger le cinéma français et à favoriser son essor.

Mais pour être effective l'action du conseil national doit être soutenue par le gouvernement. Le cinéma rapporte à l'Etat près de quatre milliards par an ; il fait aussi entrer en France un nombre important de devises ; il est donc en droit de réclamer à l'Etat le soutien budgétaire qui lui est indispensable pour sauver et réorganiser son industrie.

Cette réorganisation, comment s'accomplira-t-elle ? Progressivement, selon un plan de cinq ans qui est d'ores et déjà établi et qui prévoit :

- La construction de studios dont un pour la couleur ;
- La construction de salles de cinéma ;
- La diffusion intensive du 16 m/m. dans les campagnes ;
- La réforme et l'assainissement du crédit cinématographique par la création d'une banque du cinéma et par l'institution du billet d'Etat ;
- Le soutien du film documentaire, du dessin animé et la création d'une branche nationale du film éducatif ;
- Le contingentement provisoire des films étrangers sur les écrans français.

On doit remarquer que ce plan est essentiellement constructif, qu'il n'a pas été conçu dans un esprit de particularisme syndical. Il ne s'agit pas ici de soutenir les intérêts de tels ou tels membres de la corporation, mais bien de sauver notre industrie tout entière, de lui apporter des remèdes qui profiteront à tous ceux qui en vivent. Logiquement, les syndicats patronaux devraient adhérer à ce projet et l'appuyer de toutes leurs forces auprès des pouvoirs publics qui n'ont pas encore compris que le cinéma, par la double puissance économique et morale qu'il représente, devrait être placé au rang de nos grandes industries nationales et bénéficier de la protection de l'Etat.



### Annie Ducaux, P.-R. Willm et les lépreux

UN coin de Côte d'Azur est devenu une annexe de la Polynésie : une compagnie franco-belge vient de tourner les extérieurs du *Pélerin d'Enfer*, qui raconte l'histoire d'un missionnaire belge, le père Damien, mort de la lèpre.

Les extérieurs ont presque tous été tournés dans le parc de la villa Vizier, à Nice, dont les hauts palmiers sont, paraît-il, très hawaïens. L'orchestre et les chœurs sont garantis authentiques : ce sont ceux du bataillon du Pacifique. La figuration de « lépreux » a été également fournie par nos troupes coloniales. Les scénaristes, interprètes

Fournier, où se déroule une partie de l'action. Il n'aurait pas été question de rebâtir l'école.

Mais, qui tournera *Le Grand Meaulnes* ? Qui restituera, à la satisfaction des nombreux lecteurs du roman, l'atmosphère de « réalisme magique » qu'avait su y mettre Alain Fournier ?

Aux dernières nouvelles, André Barsacq, directeur du Théâtre de l'Athénée, assumerait, pour ses débuts dans la mise en scène, cette tâche périlleuse.

Dimanche dernier très intéressante et brillante réunion au Studio d'art dramatique de Mme A. Bauer-Thérond, 21, rue Henri-Monier. Nous en donnerons prochainement le compte rendu.

et metteur en scène sont belges pour la plupart.

Pendant ce temps, Christian Stengel commençait modestement *Rêve d'Amour* dans un hangar des ateliers de décoration. Duvivier occupait encore les principaux ateliers avec *Panique*. Dans une salle d'auberge hongroise, Annie Decaux dîna à côté de P.-R. Willm-Liszt. Dans la cour, des paysans hongrois, aux visages basanés, commencent à remplacer les apaches équivoques de *Panique*, tandis que Mila Parély, en pantalon de velours rouge, embrasse Michel Simon toujours pourvu de la barbe de M. Hire.

### Le retour d'Emile Reinert

C'EST au studio François-1<sup>er</sup> où il réalisa *Le Beau Danube bleu*, son dernier film avant la guerre, que Reinert vient de commencer *Tombé du Ciel*, avec Claude Dauphin, Jacqueline Gauthier et Madeleine Lebeau.

Prisonnier en Allemagne, Reinert eut à subir, à Hambourg, les terribles bombardements de représailles. Désigné pour un camp de Silésie, il réussit à se faire admettre à l'hôpital et, le jour fixé pour son départ, à se dérober aux recherches. Caché dans une armoire, il y demeura sept jours et sept nuits. Une religieuse allemande lui apportait de quoi ne pas mourir de faim. Elle favorisait son évasion. Reinert put gagner la frontière suisse. Interné militaire il ne demeura pas inactif puisqu'on lui demanda de superviser *Double Mathias*.

Et le voici revenu à Paris. Les metteurs en scène reviennent toujours sur les lieux de leurs films...

### PARIS

♦ Le producteur André Paulvé annonce Histoire de chanter, scénario de Cami, adaptation et dialogues de René Wheeler, réalisation de Gilles Grangier ; Les prodigieuses aventures de Rocambole, d'après Ponson du Terrail ; Kean, d'après Alexandre Dumas ; Saint François d'Assise, etc.

♦ Cet été Monsieur Vincent, biographie de saint Vincent de Paul, par Maurice Cloche.

♦ Charles Spaak : un scénario, d'après Machiavel, La Mandragore.

♦ 30 mai : *Macadam*, scénario de Jacques Viot, réalisation Marcel Blistène, avec François Rosay, Sophie Desmarets, Andrée Clément, Jacques Daquimine, Paul Meurisse, supervision de Jacques Feyder.

♦ En mai : *Le Masque de Vitriol*, roman de Charles-Robert Dumas, par Jean Stellis ; en août : *Torrents*, roman de Marie-Anne Desmarets, par Serge de Poligny.

♦ Marseille, 20 avril : *Rumeurs*, scénario de Simon Cantillon, réalisation Jacques Daroy avec Jacques Dumesnil et Jany Holt.

♦ Susy Carrier, Jimmy Gaillard et Paul Vandenberghe, dans *Gringallet*, de Berthomieu, d'après la pièce de Vandenberghe.

♦ Jacques Prévert et Joseph Kosma : un album de vingt et une chansons parmi les plus connues, aux Editions Enoch.

♦ Au Lyceum Dumaine Perez, une nouvelle danse : le couli-couri, imaginée par Juanita Perez.

## LE CINÉMA A-T-IL CENT ANS ?

VOUS croyez, sans doute, sur la foi des déclarations officielles et des échos parus dans la presse que le Cinéma vient tout juste d'atteindre son demi-siècle. Rien n'est plus faux. Ou, du moins, est-ce là une affirmation bien superficielle.

Dans le premier tome de son Histoire générale du Cinéma, qu'il a intitulé *L'invention du Cinéma*, Georges Sadoul, remontant aux sources, nous prouve sans difficulté qu'en 1832 déjà, le cinéma était en gestation.

Sans difficulté pour le lecteur qui lira ce lourd volume de 300 pages comme un passionnant roman, mais non sans un énorme travail d'auteur. Car, voulant enfin apporter un témoignage documenté et réfléchi sur la question si éprement discutée des origines du cinéma, Georges Sadoul n'a rien négligé de ce qui pouvait concourir à jeter quelque lumière dans le débat.

Malgré la modestie dont il fait preuve dans son « avertissement », on sent qu'il a lu, comparé, interrogé, étudié, médité tout ce qui — documents et hommes — avait quelque valeur historique et humaine pour le sujet qu'il avait choisi.

Divisé en deux parties bien distinctes : l'invention des appareils et les premiers spectacles de vues animées, ce livre ne constitue pas seulement le premier ouvrage aussi fouillé et complet publié en France dans ce domaine ; il possède le rare mérite de faire revivre, avec leur personnalité, leur tempérament, leurs

ambitions, leurs moyens d'action, leurs travers, les hommes de tous les pays qui ont, peu à peu — jusqu'à l'étonnante synthèse que firent les frères Lumière de leurs inventions respectives — découvert les appareils rudimentaires des débuts et les perspectives qu'ils ouvraient. Marey, Edison, Reynaud, Demy, nous les sentons itonner, abandonner, chercher encore et enfin trouver l'un l'analyse des mouvements, l'autre le film simple, d'autres la photographie animée.

« En même temps », dit Sadoul, dans tous les pays les plus évolués, des dizaines d'hommes qui s'ignorent prennent le départ d'une course à l'invention. » Et, en 1895, Louis Lumière, une nuit d'insomnie, découvre le mécanisme d'entraînement qui va permettre l'exploitation pratique de ces mille inventions incomplètes. Il a fini d'inventer le « cinématographe ». Il est le constructeur de l'appareil qui « donne, en fait, le départ à la nouvelle industrie des images animées. » Après lui, viendra Méliès qui en fera un spectacle véritable.

Période passionnante, faite de compétitions courtoises et de luttes sourdes, de fortunes sans lendemain et de lentes déchéances, faite aussi d'étonnantes conquêtes sur la science et sur la matière. Georges Sadoul s'en est fait l'historien fidèle et précis, apportant en outre la preuve qu'il est possible d'allier l'abondance et la richesse de la documentation et l'écriture agréable et sans lourdeur.

Jean NERY.

## UN JEUNE HOMME PRESSÉ DE VIEILLIR

par Jean THÉVENOT

NOS écrans regorgent de films qui pour être d'hier plutôt que d'aujourd'hui ne semblent pas moins remonter au déluge. Comment peut-il se faire qu'un film prenne de l'âge si vite et de façon si sensible ? D'abord il faut dire qu'actuellement le problème se pose en des termes exceptionnels, nouveaux et sans doute provisoires, du fait de la guerre. Ces cinq années ont, j'allais dire : compté double ; en vérité, ce compte est impossible à chiffrer. Il y a eu brisure. Tout ce qui est d'avant 1939 — et si grande que soit aujourd'hui notre nostalgie de cet « avant » — est devenu insolite à partir d'août 1944 (plus d'ailleurs que pendant la période intermédiaire, nourrie pour beaucoup de l'espoir naïf d'un retour pur et simple au passé).

Après les souffrances et les horreurs de la guerre et de l'occupation, dont il a fallu la victoire pour que chacun connût toute l'étendue, après le soulagement de la Libération et les déceptions de ses lendemains, dans la paix retrouvée qui, certains jours, nous paraît plus fragile encore que la paix perdue, nous ne sommes plus émus pour les mêmes raisons, nous ne rions plus des mêmes choses qu'« avant ».

Toutefois, ces circonstances rendent compte seulement d'une sorte d'exaspération de la sensation éprouvée par le spectateur ; elles n'expliquent pas le phénomène, personnel au film, de sa caducité.

UN film vieillit parce que, dès sa première projection, il est une étape, déjà dépassée, de l'incessante évolution du cinéma.

Les tendances artistiques sont par nature instables. La technique ne l'est pas moins, relevant à la fois de l'esthétique et d'un progrès matériel en perpétuel devenir, comme son nom l'indique.

La technique de l'image, du son, de l'éclairage, du décor, du maquillage, de la mise en scène se transforme de jour en jour à un rythme beaucoup plus rapide et saccadé que celui de nos propres transformations. La technique du montage n'a pas cessé d'évoluer, dans le sens d'une rapidité toujours plus grande à mesure que l'œil des spectateurs a acquis une plus grande « souplesse ». En cinquante ans, le cinéma a vieilli davantage qu'un homme pendant la même période.

A l'analyse, on s'aperçoit que ce vieillissement s'inscrit même dans d'infimes détails qui, à première vue, passent inaperçus.

Chaplin situe volontiers certaines actions dans des courtes et des rues d'une tristesse et d'une pauvreté anglaises plutôt qu'américaines et parfaitement propices aux poursuites et aux embûches. On les retrouve à peu près inchangées du *Kid au Dictateur*. Et pourtant, même si l'on fait abstraction de tout le reste, les pierres, les briques et le carton-pâte des premières semblent dater, comparés aux pierres, aux briques et au carton-pâte des secondes.

LES éléments du vieillissement des films ne sont pas tous aussi mystérieux. Il en est qui crèvent l'écran et les yeux : l'aspect physique des acteurs et les modes.

Au théâtre, nous voyons les personnages de vingt ans incarnés par des artistes de vingt ans (ou à peu près) qui, sauf obstination ridicule, se renouvellent et cèdent la place le moment venu (ou un peu après) et lui, lorsqu'ils ont cinquante ans jouent des rôles de cinquante ans, ou prennent leur retraite. De sorte que les personnages de la scène ont toujours leur âge réel dans l'instant où nous les voyons.

Les acteurs de cinéma, certes, se comportent de la même façon (encore que les artifices de la photographie permettent de tricher plus aisément). Mais tandis que le spectacle théâtral se volatilise au fur et à mesure, le spectacle cinématographique demeure inscrit dans une pellicule et peut ressusciter à volonté, après longtemps, tel qu'il était à l'origine.

Or retrouver et surtout découvrir jeunes des artistes qu'on connaît vieux ou qu'on sait morts, voilà qui accuse l'âge d'un film : simple question d'arithmétique. Le film semble d'autant plus vieux que l'acteur y est plus jeune.

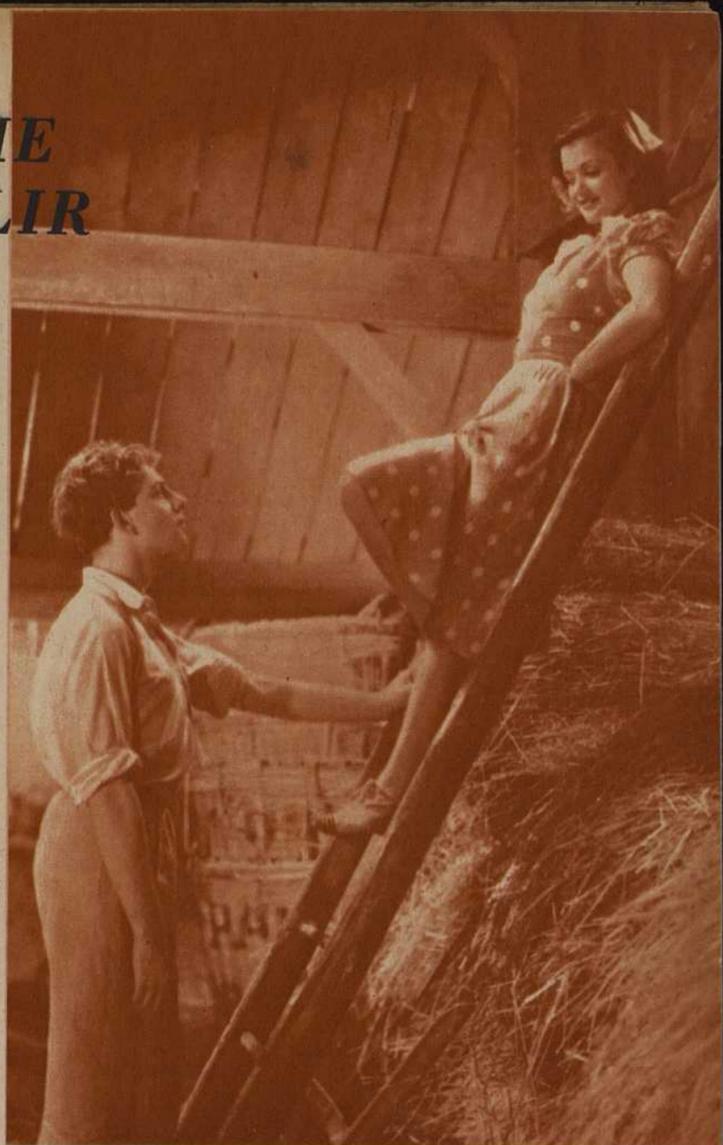
Mais il est curieux de constater que le vieillissement des individus nous paraît beaucoup plus net devant l'écran que devant le familial album de photos.

Ouvrez le vôtre à une page quelconque des années 1930. Voici un groupe. Quel est votre premier réflexe ? Vous regardez si vous y figurez puis vous vous admirez longuement. Comme il est dans la nature humaine de ne pas ou de peu se sentir vieillir, cette photo ne date guère à vos yeux, tandis qu'un personnage cinématographique de la même année 1930 vous paraîtra ridiculement désuet — à moins que vous ne soyez vous-même l'interprète de ce personnage.

Mais il y a plus que ce phénomène psychologique : l'image animée, évoluant dans un ensemble lui-même soumis aux stigmates du temps, date davantage que l'image fixe. L'image animée nous conserve la vie, c'est son mérite mille fois célébré, mais une vie que nous avons oubliée et que nous avons tendance à renier. L'image fixe n'est qu'un point de repère, à partir duquel notre imagination brode à son gré.

Quant aux modes, les couturiers seraient inscrits au chômage si elles n'étaient de saison en saison, anachroniques.

Les couturiers, d'ailleurs, jouent sur un clavier limité. Malgré eux, la mode se développe par cycles. En 1946, les coiffures généreuses et les formes amples de 1900, grotesques en 1925, nous choquent moins que les



Simone Simon et Jean-Pierre Aumont dans « Lac-aux-Dames ».

cheveux à la garçonne, les chapeaux-cloches et les tailles basses de 1925, dont la vue sera peut-être très supportable en 1960.

SEMBLABLES aux vieillards, dont la mémoire retrouve les souvenirs d'enfance plus aisément que ceux de la maturité, les spectateurs sont plus à l'aise devant le cinéma du passé lointain que devant celui du passé proche. Et la mode n'en est pas la seule cause. Le « phénomène d'identification » qui nous porte, quoi qu'on en dise, et si aiguisé que soit notre esprit critique, à nous reconnaître dans le héros de l'écran, joue beaucoup plus facilement quand ce héros appartient à un passé révolu (et n'en est que « plus héros ») ou au présent brûlant, que quand il est semblable à ce que nous étions dix ans plus tôt.

AINSI vieillit un film : dans tous ses éléments. Rien ne peut lui garantir une permanente jeunesse, même pas le choix d'un sujet historique, puisque la façon de le traiter, elle aussi, évolue.

Le Moyen Age, la Révolution, 1900 ne sont pas les mêmes, évoqués en 1920 et en 1946. En vingt-six ans, ils ont « vieilli ». Et un authentique film de 1900 (je veux dire : tourné à cette époque) « date » par rapport au même film interprété aujourd'hui par des acteurs en costumes et dans une « atmosphère très 1900 ».

D'ailleurs, dans son ensemble, la production vise à être un reflet de l'actualité, des mœurs, des événements, de l'instant qui passent. Ainsi, se veut-elle, elle-même, éphémère.

*Le Cid* est fort bien venu à la scène dans sa forme actuelle. Sans doute, nous décevrait-il, mis en scène et interprété comme il l'était du vivant de Corneille, par des comédiens miraculeusement revenus du XVII<sup>e</sup> siècle. Or, toutes proportions gardées, *Lac aux dames* aujourd'hui équivaut à une représentation que le XVII<sup>e</sup> siècle donnerait du *Cid* au XX<sup>e</sup> siècle.

Dans cette étonnante précarité du cinéma, il faut donc admirer comme des chefs-d'œuvre exceptionnels les rares films (pour n'en citer qu'un : *La Ruée vers l'or*) dont la pellicule, et non seulement le scénario, semble vouée à demeurer éternellement actuelle, comme au premier jour.

# BLANCHETTE BRUNOY, jeune fille sans artifice

**D**E tous les visages féminins du cinéma français, celui de Blanchette Brunoy est le plus clair, le plus frais, et en quelque sorte le plus pur. L'écran américain, pourtant riche en jeunes et ravissantes actrices, ne possède pas son équivalent. Derrière l'image souriante de telle ou telle vedette américaine de seize ans, se devine toujours la présence du maquilleur, la standardisation inévitable qui, à Hollywood, régit tous les types catalogués, de la « young girl » à la « vamp ». Seuls les genres diffèrent, et les stars qui en sont les prototypes, qu'elles tirent parti de leur air juvénile ou de leurs jambes merveilleuses, gardent toujours entre elles un vague air de famille.

A travers les nombreux films qu'elle a tournés, bons ou mauvais, Blanchette Brunoy a imposé ses yeux sans faux cils, sa bouche sans maquillage excessif, ses cheveux qu'aucune coiffure extravagante ne vulgarisait. Elle nous est apparue comme l'incarnation même de la jeune fille saine, franche, parfois mélancolique, mais toujours pleine de vie.

Elle n'a jamais inspiré, à des admirateurs exaltés, de ces amours passionnées et extravagantes, dont les salles de rédaction reçoivent, sous forme de lettres étranges, les témoignages baroques. Son succès est d'une autre qualité, et ce qui attire en elle, c'est son côté simple et charmant, tout ce qu'on devine de gentillesse, de franchise, de gaieté. Pour beaucoup, elle est la jeune fille avec qui ils aimeraient se promener à la campagne...

Hollywood aurait déjà fait de cette formule un slogan.

★

**L**e film qui la lança vraiment fut *Claudine à l'école*, d'après le roman de Colette. Tout le monde se souvient de la petite Claudine aux longues anglaises, au cocasse canotier de paille, de son air de petite fille plus espiègle que perverse, silhouette menue au milieu des riches paysages bourguignons, et visiblement plus à l'aise pendant ses promenades en barque sur la rivière avec des garnements, que sous le feu croisé des yeux de sa directrice et de sa maîtresse d'école. Rien en elle d'équivoque ni de trouble, mais quelquefois, par contraste, une curieuse puissance de pathétique, créée par un regard ou une intonation d'enfant battu, de jeune animal au cœur et à la sensualité simples se trouvant soudain devant des choses lourdes de menace et insoupçonnées. Je pense à la scène magnifique de *La Bête humaine*, entre elle et Gabin.

Tout ce qu'il y a en elle d'équilibré, de tranquille, de doux, s'accommode à merveille de ces rôles simples, de ces personnages à psychologie directe dans lesquels nous avons appris à l'aimer et à l'apprécier : *Altitude 3200*, *Quartier Latin*, *L'Empreinte du Dieu*, *Le Briseur de Chaines*, *Goupi Mains Rouges*, *Les Cadets de l'Océan*, etc...

Sa silhouette de sportive, dénuée de fausse maigreur, son corps fait pour le plein air, pour les marches dans les camps, les plongeurs, son corps gracieux et souple qu'on devine en pleine force et en pleine santé change agréablement le spectateur des salières photographiques en usage chez tant de célébrités de l'écran. Blanchette Brunoy n'a pas l'air suprêmement raffiné de ces créatures éthérées qui semblent n'attendre que le mot « fin » pour retourner dans un sana d'où il était imprudent de les sortir.

Tant mieux... Maillol aurait aimé l'avoir pour modèle. On ne lui connaît pas de vie sentimentale compliquée, de manies originales. Elle n'aime pas le scandale, ne fait pas parler d'elle en des publicités de plus ou moins bon goût. Elle ne pose pas en robes du soir arachnéennes pour les couvertures de magazine. Mais, dès qu'elle le peut, elle part retrouver à la campagne des amis d'enfance qui, en même temps qu'elle, ont grandi et que sa jeune gloire n'impressionne pas.

C'est sans doute à cette campagne qu'elle aime et où elle a été en partie élevée qu'elle doit être ce qu'elle est et aussi de pouvoir rendre avec tant de justesse les rôles de fille des champs dans lesquels elle excelle...

Jacques SIGURD.



Elle est la « belle fermière », dans le jardin de son oncle.



Son « footing » matinal : un cent mètres au Racing.



Je ne peux pas voir les chats. Mais les chiens...



Vous ne l'avez pas vu mon jardin japonais ? Regardez : il a les plantes et les fleurs les plus rares...

**B**LANCHETTE BRUNOY a reçu dernièrement une lettre signée de plusieurs jeunes gens : — Nous voudrions bien trouver et aimer une jeune fille comme vous !... disaient-ils. Mais on a beau la chercher, on ne la trouve pas ! Ça n'existe plus les jeunes filles... Heureusement qu'elle existe !

Fraîche et gentille, Blanchette incarne en effet le type même de la fiancée qu'on embrasse sous des pommiers en fleurs.

— Je suis depuis toujours dominée par mon visage, explique la vedette de *Goupi Mains Rouges* et de *L'Empreinte du Dieu*. Comment pourrais-je devenir méchante et fatale avec ma figure de paysanne et mon allure solide ? Et puis, j'ai presque honte à l'avouer, mais je suis heureuse... J'ignore les chagrins d'amour et les grands spleens et la vie me semble si belle ! Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu le cajard.

Blanchette aime les chiens, les giroflées, elle ne se maquille pas et ne va jamais chez le coiffeur. Elle s'habille de petites robes très « jeune fille ». Quand elle ne tourne pas (elle prépare un film dont le titre lui convient : *L'Amandier à fleuri*), elle va vite respirer le soleil. Que ce soit à Valmondois, dans la propriété de Georges Duhamel, son oncle, ou bien au bois, au Racing ou au jardin japonais, Blanchette se roule dans l'herbe, mordille des feuilles et respire la joie de vivre. Il n'existe pas de vedette plus près de la nature...

Christine GARNIER.

Reportage photographique KITROSSER.



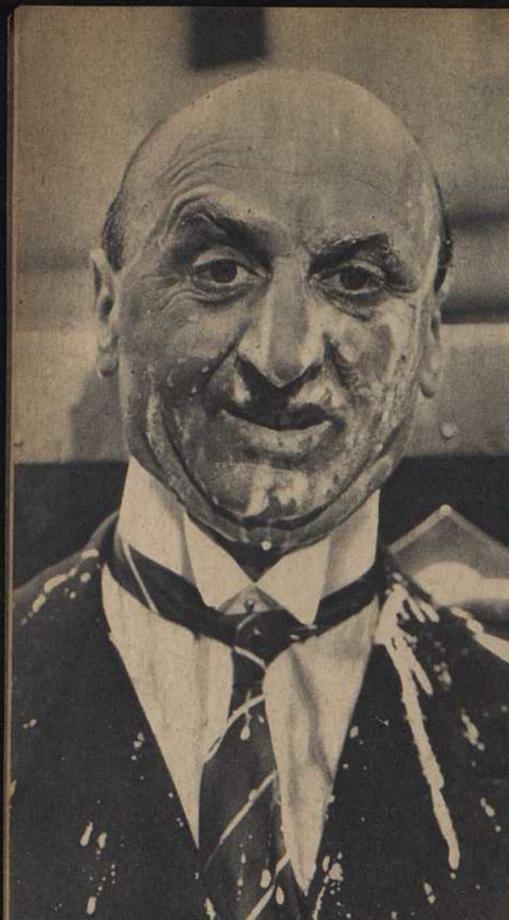
Elle sculpte dans des bougies des figurines fines et tendres. Hélas ! il y a pénurie de matière première.



Blanchette va dormir, elle dort. Quand elle veut, elle veut, simplement, comme elle fait toutes choses.



Trois fois par semaine, cette vraie fille de la terre devient une fille de l'eau.



Personnages de Sturges : de la tarte à la crème, Ernest Truex dans « Le Gros Lot » (ci-dessus) au clair de lune romantique. Joel Mc Crea et Veronica Lake dans « Sullivan's travel » (ci-dessous).



Le docteur Morton, inventeur de l'anesthésie à ses débuts : Joël Mc Crea dans « The Great Moment ».



Une belle bagarre dans « The Miracle of Morgan's Creek » : Sturges est un spécialiste du « mouvement ».



Les films de Sturges sont pleins de personnages cocasses, tel ce shérif de « Morgan's Creek » (ci-dessus) ou l'avantageux Raymond Walburn dans « Hail the Conquering hero » (ci-dessous).



## UN HOMME QUI EN VAUT CENT

# LA VIE EXTRAORDINAIRE DE PRESTON STURGES

**C**ROYEZ-VOUS qu'un monsieur puisse être à la fois descendant d'un roi d'Irlande et d'une grande famille italienne, philanthrope, philosophe, inventeur, industriel, sportif et restaurateur ?

— Oui, au cinéma !...  
C'est sans doute par un raisonnement de ce genre que Preston Sturges décida de faire « aussi » du cinéma, car il était déjà « réellement » tout cela !

Preston Sturges appartient à cette catégorie d'individus complètement hors série, dont la vie sert à prouver que toutes les règles sont fausses, que les raisonnements ne prouvent rien et que n'importe quelle cause peu produire n'importe quel effet...

Pour l'heure, il exerce à Hollywood et — dans le seul domaine du cinéma — les métiers conjugués d'auteur, de scénariste, de dialoguiste, de metteur en scène et de producteur.

Ce qui lui vaut, avec quelques-uns des plus brillants succès de l'écran américain, l'hostilité farouche de tous les auteurs, de tous les scénaristes et de toutes les maisons de productions...

Cela lui vaut également un nombre de dollars tout à fait hors série, lui aussi.

La vie et la carrière de Preston Sturges sont presque aussi difficiles à exposer, avec leurs enchevêtrements, leurs complications, leurs contradictions et leurs vraisemblances, que l'activité des bureaux du ministère du Ravitaillement. Avec cette différence considérable que tout y finit par des succès.

Il est né en août 1898 dans le secteur irlandais de Chicago. Si son père n'était que voyageur de commerce et s'appelait Edmund Biden, sa mère se targuait de descendance royales et princières. Aussi, consciente de l'infériorité maritale et soucieuse de l'avenir de son fils, ne tarda-t-elle pas à divorcer pour se remarier avec un riche boursier de Chicago, Salomon Sturges, qui devait adopter et donner son nom à l'enfant.

Puis, parce que le boursier avait une désagréable façon de se balancer sur sa chaise en lisant, elle décida de partir pour Paris avec Preston.

Là, ayant envoyé le jeune Sturges au lycée



Dans sa position favorite, couché devant la camera, Preston Sturges dirige Harold Lloyd et Frances Ramsden dans « The Sin of Harold Diddlebock ».

Janson de Saily, elle décida de refaire sa vie en épousant Vely Bey, fils du médecin du sultan de Turquie (et qui avait eu pour précepteur Basil Zaharoff, celui qui devait devenir le plus grand marchand d'obus du monde et l'un des aventuriers le plus fantastique du début du siècle).

Après un tour d'Europe des plus brillants, on retrouve Preston Sturges, en 1914, à New-York, assistant de la grande danseuse Isadora Duncan, dans la mise en scène de son « Œdipe roi ». C'est son premier contact avec le plateau, qui ne semble pas lui avoir révélé sa vocation. En effet, peu après, il dirige une fabrique de cosmétique, et — première étincelle du génie — il invente un rouge à lèvres indélébile.

Il fait la guerre dans l'aviation, sans histoire, et retourne à la fabrique de cosmétique, qui, au moment où tout prospère, s'achemine doucement vers la faillite. En 1927, au bout du rouleau, il vient trouver son père adoptif — entre temps sa mère avait redivorcé pour épouser un Anglais — et lui demande un pardessus. Ce même jour, la veille de Noël, il tombe si gravement malade qu'il doit aller à l'hôpital. C'est là qu'il écrit sa première pièce de théâtre, « Le Cochon d'Inde » qui, montée dès sa sortie, à Princetown et à New-York, remporte un gros succès. Il écrit alors la seconde « Absolument déshonorant » (« Strictly dishonorable ») qui obtient un triomphe, lui ouvre les portes du grand monde et lui apporte, de plus, la main d'Eleanor Hutton, la cousine de la fameuse Barbara, fantasque héritière de tant de millions de dollars...

Profitons de l'entr'acte pour régler tout de suite la question de la vie sentimentale de Sturges. Il a successivement épousé Temple Duncan, Elsie Janis — pour qui il compose le one-step « Winski » — Estelle de Wolf-Mudge, Eleanor Hutton et, la dernière en date, Luise Sargent. On ignore le nombre exact de ses enfants, mais son dernier fils, avec Luise Sargent, porte — fièrement — le nom de Salomon Sturges IV.

Il faut maintenant revenir — vous êtes prévenu ! — à « Absolument déshonorant ».

Henri ROCHON.

(Suite page 14)



## Si Ledoux est coupable...



D'UN  
STUDIO  
A  
L'AUTRE

Entre deux prises de vues, les interprètes de « La Rose de la mer » reconstituent pour notre photographe deux dramatiques passages du film. Pigaut console Denise Bosc (à dr.), et étrangle Ledoux tandis que Roquevert brandit un couteau. En médaillon, Ledoux capitaine de cargo.



## ... l'assassin ne l'est pas



Le réalisateur René Delacroix a terminé son premier grand film « L'Assassin » n'est pas coupable » qui marque le retour à l'écran de Rosine Deréan (ci-contre avec Berry). Préjean et Jacqueline Gauthier fêtent les succès de l'inspecteur Charrett (ci-dessus), mais cette cérémonie est interrompue par un cri : « Haut les mains ! »...



« Tandis que dans une soirée mondaine une danseuse ne se doute pas des crimes affreux qui se préparent : les assassins de célèbres vedettes dont Fresnay, Berry, Rouleau. Quant à Jacqueline Gauthier, elle personnifie Edwige Feuillère dans ce film.

DENISE BOSCH accouche au studio : sans fleurs ni layette. Dans un coin de la cale du bateau, entre deux bidons rouillés, on a installé un matelas crevé et trois toiles à sac. Denise Bosc est couchée, recouverte d'une bâche : le maquilleur vaporise sur son front une sueur tragique avec un petit appareil nickelé.

Ledoux est en veine de confidences : — Je décide de couler mon vieux cargo pour toucher les assurances. L'équipage se compose de forbans, excepté mon neveu (Roger Pigaut) qui découvre en pleine mer ma sale combinaison. Violentes altercations. Par ailleurs, Denise accouche prématurément au cours du voyage et meurt : l'équipage adopte l'enfant. Pour éviter le naufrage criminel, Pigaut me tue, et tente à l'arrivée de remettre le bébé à son père — qui le refuse. Pigaut assure l'avenir du petit : arrêté pour son meurtre, il accepte le sort... »

Baroncelli a plutôt l'air d'un notaire que d'un metteur en scène. Ledoux bondit : « Et la barre, bon Dieu, qui est-ce qui tient la barre ? » Il hurle, jure, se démène avec une conviction d'enfant, un naturel parfait. Baroncelli, un peu effaré : « Vous allez faire couler le bateau, cher ami... ». Mais Ledoux discute son rôle, il tient à ses coups de pied... Il voit la scène violente, peut-être grimaçante... Baroncelli, lui, veut un jeu contenu, sans excès...

Ledoux a pris goût aux aventures marines et, le mois prochain, il traversera la grande mare... L. C.

## SUR LES ÉCRANS DE FRANCE

### Du meilleur au pire

★ Ne manquez pas ★ Allez voir ★ Pour passer le temps  
⌚ Si vous n'êtes pas difficile ⌚ On vous aura prévenu

⌚ AMI VIENDRA CE SOIR (Un). — Résistants et agents de la Gestapo dans un asile d'aliénés. Des personnages arbitraires. Réalisation habile de Raymond Bernard. Michel Simon, remarquable, Sologne, Paul Bernard.

★ BATAILLE DU RAIL. — Un document et une épopée : la lutte héroïque et souterraine des cheminots pour la libération du pays. Une œuvre qui atteint à une grandeur poignante par son dépouillement et sa vérité. Le meilleur film de la Résistance. Réalisation de René Clément.

★ CAPITAN (La). — Un roman de cape et d'épée de Michel Zévaco, mis à l'écran par Robert Vernay. Intrigues, amours et duels à la cour de Louis XIII enfant. Du panache et du mouvement. Aimé Clariond dans le rôle de Concini. Jean Tissier.

⌚ 120, RUE DE LA GARE. — Une histoire policière embrouillée, mais Sophie Desmarets est charmante. Et l'on rit.

★ DEMONS DE L'AUBE (Les). — La vie et les faits d'armes d'un commando français. Le débarquement dans le midi de la France. Vrai, direct, émouvant. Réalisation d'Yves Allégret. Georges Marchal.

★ DERNIERE CHANCE. — Une œuvre profondément humaine réalisée en Suisse par L. Lintberg. L'odyssée, à travers la montagne d'un groupe de réfugiés qui fuient la terreur allemande.

⌚ ETOILE SANS LUMIERE. — La voix et la présence émouvante d'Edith Piaf dans un rôle conçu pour elle. Une idée. Des maladresses. Première apparition d'Yves Montand à l'écran.

⌚ FILLE AUX YEUX GRIS (La). — Un médecin alcoolique, un rebouteux, une jeune fille ardente et sauvage et les paysages alpestres. Réalisation de Jean Feuzes. Un des meilleurs rôles de Fernand Ledoux.

★ FILS DU DRAGON (Les). — Le drame de la résistance chinoise vu et déformé par Hollywood. Des Chinois de paravent. Katherine Hepburn.

★ GUEUX AU PARADIS (Les). — Une transposition basement commerciale de la pièce de G. M. Martens. Mort et résurrection de Raimu et Fernandel.

★ J'AI DIX-SEPT ANS. — Une mère, un fils, un amant : des amours équivoques basement exploitées dans une pièce portée à l'écran sans aucune recherche.

★ JERICHO. — Un exploit authentique de la R. A. F. (le bombardement de la prison d'Amiens) est à l'origine de ce film, l'un des plus vrais et des plus émouvants qu'ait inspirés la Résistance. Brasseur, Jean d'Yd, Pellegrin, Larquey. Réalisation : Henri Calef. Scénario : Heymann et Spaak.

★ LAC-AUX-DAMES. — Le meilleur film de Marc Allegret. Les débuts très remarquables de Simone Simon. Un roman de Vicky Baum, le Tyrol, de beaux paysages.

★ MALHEURS DE SOPHIE (Les). — Un roman de la Bibliothèque rose, revu et augmenté (on se demande pourquoi) dans l'esprit de la Résistance. Premier ouvrage d'une femme. Jacqueline Audry. Du goût à défaut d'ingéniosité. Marguerite Moreno, Madeleine Rousset, José Conrad.

★ NAIS. — Fernandel bossu et Zola déformé dans une production de Marcel Pagnol. Jacqueline Bouvier. De « l'as-sent »...

★ PARADE DES SPORTS. — 25.000 athlètes sur la Place Rouge de Moscou. Une démonstration débordante de vie et de jeunesse. Un ballet en couleurs d'une beauté surprenante.

★ PAYS SANS ETOILES. (La). — Une étrange correspondance entre les destinées de trois personnages contemporains et de ceux qui furent, cent ans auparavant, mêlés à un drame mystérieux. Scénario de Pierre Véry, réalisation de G. Lacombe, Jany Holt, Brasseur, G. Philippe.

★ PELOTON D'EXECUTION. — Dans ce roman-feuilleton de la guerre secrète, imaginé par Pierre Nord et réalisé par Berthomieu, le chef de la Gestapo est un officier de contre-espionnage français. Lucien Coedel, Pierre Renoir.

★ PETITE VILLE SANS HISTOIRE (Une). — Film de Sam Wood d'après la pièce de Thornton Wilder. La vie d'une petite ville américaine évoquée par un de ses citoyens. Une formule originale. Esthétique.

★ RABOLIOT. — Une histoire de braconnier dont on revient bredouille. Des Solognots venus de la Comédie-Française.

★ REGLE DU JEU (La). — Une satire de mœurs qui ne plaît pas à tout le monde. N'en est pas moins un des films les plus originaux de Jean Renoir. Dario, Toutain, Milla Parély, Modot et l'auteur. Réalisé en 1939.

⌚ ROGER-LA-HONTE. — Un mélodrame dans la tradition du genre, mais trop soigneusement traité pour que nous entrions dans le jeu. Lucien Coedel, industriel injustement condamné pour meurtre. Paul Bernard, Maria Caserès.

⌚ ROSIER DE MME HUSSON (La). — Fernandel à ses débuts dans le cinéma. Une satire gauloise de la vie de province réalisée par Bernard Deschamps, d'après Maupassant en 1932.

★ SCARFACE. — Réalisé par Howard Hawks en 1932. Le plus typique et le plus célèbre des films de gangsters. D'une violence et d'une vérité jamais égalées. Paul Muni, George Raft, Ann Dvorak.

★ SYLVIE ET LE FANTOME. — Les amours d'une jeune fille et d'un vrai fantôme troublés par l'arrivée de trois faux fantômes. Un film qui se veut poétique et fantaisiste. Réalisation d'Autant-Lara. Dialogue d'Aurenche. Odette Joyeux, Périot.

★ TANT QUE JE VIVRAI. — Edwige Feuillère femme fatale et voleuse internationale guérit un tuberculeux : J. Berthier. Du mauvais ciné-feuilleton.

★ TENTATION DE BARBIZON (La). — Un diable et un ange agrémentés de « gags » dans une comédie amusante, « goût américain », de Sauvageon et Stelli ; qui manque parfois de simple bon goût. Simone Renant, en ange suave, François Périot, pas si mauvais diable en fin de compte.

★ VIE PRIVEE D'HENRI VIII (La). — Le film qui a fait connaître en France son réalisateur, Alexandre Korda, et son principal interprète, Charles Laughton.

★ VRAIE GLOIRE (La). — La dernière phase de la bataille d'Europe, du débarquement à la victoire, contée dans un film de montage remarquablement sonorisé. Une épopée dont un humour de bon aloi n'est pas absent.

# Re-tour de manivelle

## Distinguo

### Distingué

par Roger VITRAC

Tu comprends, mon petit vieux, ce qui me plaît à moi dans le film d'Yves Allégret, c'est qu'il ne doit rien à personne. Je veux dire qu'il n'est grevé d'aucune hypothèque. Il paie comptant, quoi ! Tu saisis ?... Non ? Ecoute-moi tout de même.

C'est entendu, dans Les Démons de l'Aube, il y a des erreurs de scénario, des maladresses dans la continuité et dans le découpage. Possible. Mais pardon ! au point de vue cinéma, ça y est en plein !

Laisse-moi parler. Pour moi, il y a deux sortes de metteurs en scène : l'as d'abord les étalagistes, les fleuristes et les pâtisseries, et puis l'as ensuite les fabricants, les horticulteurs et les cuisiniers.

Tu saisis ? Non ? En deux mots, je vais tout de même te faire comprendre. Les premiers, c'est des artistes. C'est quelque chose qui veut être quelqu'un. Les seconds, c'est des hommes. C'est-à-dire quelqu'un qui veut faire quelque chose.

Avec les premiers, tu prends un beau scénario, avec de beaux artistes, qui disent de belles choses dans de beaux décors et ça fait toujours « Versailles ».

Avec les seconds, tu prends un bout d'histoire avec des hommes et des femmes qui disent n'importe quoi, n'importe où, et ça fait toujours « La rue Michel ».

Dans les films des pâtisseries, il y a toujours un mot qui te tire l'oreille, une femme qui te fait de l'œil, un auteur qui te fait du coude, un metteur en scène qui te marche sur les pieds et une musique qui te fourre des points d'orgue à la boutonnière.

Dans les films des cuisiniers tu entends sans écouter. Les gens vivent entre eux sans s'occuper de toi. L'auteur est dans sa chambre, le metteur en scène est dans sa cuisine et la musique est avec un coquin. Et toujours avec toi, veillard !

Pour les premiers, le cinéma c'est leur violon d'Ingres — et même parfois leur violon de pincage.

Pour les seconds, le cinéma c'est peut-être pas tout à fait la vie... Mais leur vie c'est toujours le cinéma.

Tout ça pour te dire qu'Yves Allégret n'a jamais habité Versailles, et qu'il vient de prendre un petit appartement rue Michel.

Tu saisis ?

# PRESTON STURGES

(Suite de la page 9)

Nanti de 300.000 dollars que cette affaire lui avait rapportés et de Eleanor Hutton, dont la fortune était respectable, Sturges se retire tout simplement à la campagne et s'établit « inventeur ». En 1932, il n'a plus un cent et repart pour Hollywood, heureux et serein, avec la ferme intention de conquérir rapidement la capitale du cinéma.

En effet, après quelque temps difficile, il rencontre l'homme qui sera son complément naturel, le milliardaire Howard Hughes — milliardaire après avoir englouti deux fortunes — et fonde avec lui la « California Pictures Corporation ».

Hughes et Sturges ont, outre leur fantaisie, un point commun, qui est leur mépris de l'aspect extérieur. A tel point que Hughes le milliardaire a longtemps porté un vieux pardessus dont Preston lui avait fait cadeau, un jour où véritablement il n'était plus sortable.

Les hommes d'affaires, n'ayant aucune confiance dans le sérieux des deux protagonistes de la « C. P. C. », tentèrent pendant longtemps d'établir un accord qui sauvegarderait leurs intérêts respectifs : en raison de l'excentricité des deux partenaires, ils y renoncèrent... et l'engagement qui les lie l'un à l'autre est, finalement, purement verbal !

Sous la bannière de la « California Pictures Corporation », Sturges réalise enfin son rêve de fabriquer des films à peu près seuls, écrivant l'histoire et les dialogues et réalisant la mise en scène.

Cette méthode lui attire naturellement quantité de critiques de la part des producteurs et des metteurs en scène, non seulement jaloux de ses succès, mais encore vexés du peu de cas qu'il fait de leurs services.

Sturges s'en moque avec ostentation et écrit à ce propos : « On me porte autant de sympathie qu'à un putois, mais grâce à mon compte en banque, je m'en f... royalement ! »

Son premier grand succès cinématographique a été « La Puissance de la Gloire » (Power of the Glory) avec Spencer Tracy, qui obtint le prix du meilleur scénario de l'année. Ses autres films, « Le Grand Mc Ginty », « Noël en Juillet » (Christmas in July) qu'on vit récemment à Paris,

H. R.

« Madame Eve », « Le Voyage de Sullivan », « Le Miracle de Morgan's Creek », ont tous fait une très honorable carrière.

Il tourne actuellement « Le Péché de Harold Diddlebock » avec Harold Lloyd. On raconte que la lecture du scénario a rendu les assistants littéralement malade de rire.

Toutes les productions de Sturges sont d'ailleurs des comédies bouffonnes et satiriques, auxquelles les critiques ne reprochent quelquefois qu'une trop grande extravagance. Ses amis vont jusqu'à parler, à son sujet, d'un Molière du cinéma...

Ce « Poète de sa vie » — comme dirait Stephan Zweig — habite pour l'instant Hollywood avec sa femme, dans une maison dont le salon contient à lui seul une table de jeux, une table de ping-pong, une table de réfectoire, 2.000 livres et un bar.

Il a fondé — pour son plaisir — un restaurant de luxe « The Players » dont les recettes servent à couvrir ses frais d'inventeur. Il a découvert entre autres choses une sensible amélioration de l'enregistrement du son.

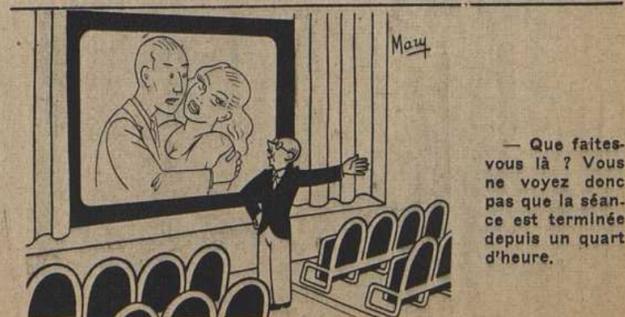
Sturges vit une vie mondaine et sportive minutieusement réglée... Il reçoit tous les dimanches, jusqu'à quatre heures du matin, travaille chaque soir à ses films, sauf le mardi et le vendredi, où il va assister, dans la même salle et aux mêmes places, à un match de boxe. Il joue beaucoup au ping-pong.

Ses projets. Créer à travers le pays une chaîne de 200 cinémas munis des inventions de Sturges, exploités par Sturges, et passant des films Sturges et même — c'est lui qui le dit — quelques autres très bonnes productions.

Ensuite, c'est toujours lui qui parle, il se consacrerait tout simplement à l'amélioration du sort de ses compatriotes en particulier et de l'humanité en général...

Enfin, il a découvert un livre dont il a fait une sorte de bible personnelle et qui s'appelle « Comment n'être jamais fatigué »...

Mais comme le nom de l'auteur de ce livre, ainsi que son éditeur, ne sont pas connus, il faut bien arrêter là, sous peine de lasser tout le monde, cette très incomplète, très schématique et très insuffisante histoire de Preston Sturges...



— Que faites-vous là ? Vous ne voyez donc pas que la séance est terminée depuis un quart d'heure.

## Supplément du n° 42

# L'ECRAN français

semaine du 17 au 23 avril

12-463

## LES PROGRAMMES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

### Les films qui sortent cette semaine :

LES J 3. D'après la pièce de Roger Ferdinand. Lycéens et marché noir. Gisèle Pascal, Tramel, S. Fabre, Gérard Nery (Rex 2<sup>e</sup>, Empire 17<sup>e</sup>).  
FILLE DU DIABLE. Réalisation d'H. Decoin. Un bandit camouflé en philanthrope. Une jeune fille perverse... et la vie de province. Pierre Fresnay, Ledoux, André Clément (Ermitage 8<sup>e</sup>, Max-Linder 9<sup>e</sup>).

LES CLANDESTINS. Résistants et maquisards. Réalisation d'André Chotin. Georges Rollin, Suzy Carrier, Samson Fainsilber (Méliès 9<sup>e</sup>).

LA FEMME FATALE. Réalisation de Jean Boyer, d'après la pièce d'A. Birabeau. Une déception sentimentale transforme une petite provinciale en femme fatale. P. Bras-seur, Gaby Sylvia, Jacqueline Gauthier (Lord Byron 8<sup>e</sup>, Caméo 9<sup>e</sup>).

NOUS NE SOMMES PAS SEULS. Réalisation d'E. Goulding. La destinée tragique d'un médecin de campagne anglais. Paul Muni, Jane Bryan (Biarritz 8<sup>e</sup>).

FACE AU SOLEIL LEVANT. Réalisation de L. Selander. Le retour d'un jeune Japonais à la mystique du fascisme. Tom Neal, Margo, J.-C. Neish (Triomphe 8<sup>e</sup>).

### L'« Ecran Français » vous recommande parmi les nouveautés :

DERNIERE CHANCE (César 8<sup>e</sup>, Club 9<sup>e</sup>). — LES DEMONS DE L'AUBE (Madeleine 9<sup>e</sup>). — LE CAPITAN (Normandie 8<sup>e</sup>). — JERICHO (Vivienne 2<sup>e</sup>, Balzac 8<sup>e</sup>, Helder 9<sup>e</sup>, Scala 10<sup>e</sup>). — PAYS SANS ETOILES (Marbeuf 8<sup>e</sup>). — TENTATION DE BARBIZON (Colisée 8<sup>e</sup>, Aubert-Palace 9<sup>e</sup>).

### et quelques films à voir ou à revoir...

HUITIEME FEMME DE BARBE-BLEUE (Mésange 5<sup>e</sup>). — LAC AUX DAMES (St. Parnas 2<sup>e</sup>). — LE GRAND JEU (Saint-Denis 10<sup>e</sup>). — LA FILLE AUX YEUX GRIS (P. Fêtes 3<sup>e</sup>, Family 20<sup>e</sup>, Secrétan 19<sup>e</sup>, Bagnole 20<sup>e</sup>, Pacific 10<sup>e</sup>, P. Glaces 10<sup>e</sup>, Imperator 11<sup>e</sup>, Crimée 19<sup>e</sup>, Floral 19<sup>e</sup>). — MA FEMME EST UNE SORCIERE (dans de nombreux cinémas de quartiers). — PENSION MIMOSA (Corso 2<sup>e</sup>). — POIL DE CAROTTE (St. Bertrand 7<sup>e</sup>, Grenelle-Fathé 15<sup>e</sup>). — SYLVIE ET LE FANTOME (Montrouge 14<sup>e</sup>, Vanves 14<sup>e</sup>). — TRENTE SECONDES SUR TOKIO (P. Arts 3<sup>e</sup>, F. Dramatiques 10<sup>e</sup>, St. Didier 16<sup>e</sup>, Napoléon 17<sup>e</sup>, Pereire 17<sup>e</sup>). — VERTS PATURAGES (St. Ursulines 5<sup>e</sup>).

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREES	PERMAN.	
<b>1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> — Boulevards-Bourse</b>	CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Rich.-Drouot). RIC. 72-19 CINE OPERA, 32, avenue de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra). OPE. 97-52 CINEPHONE MONTMARTRE, 5, bd Montmartre (M <sup>o</sup> Montm.).GUT. 34-36 CORSO, 27, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra). RIC. 82-54 GAUMONT-THEAT., 7, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> B.-Nouvelle). GUT. 33-16 IMPERIAL, 29, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra). RIC. 72-52 MARIVAUX, 15, bd des Italiens (Métro Richelieu-Drouot). RIC. 83-90 MICHODIERE, 51, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra). RIC. 60-33 PARISIANA, 27, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre). GUT. 56-70 REX, 1, boulevard Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre). CEN. 23-83 SEBASTOPOL-CINE, 43, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Châtelet). CEN. 74-83 STUDIO UNIVERSSEL, 31, av. de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra). OPE. 01-12 VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot). GUT. 41-39	Le Gorille (d.) André Hardy millionnaire (v.o.) Professeur Schnock (d.) Pension Mimosa Le Livre de la jungle (d.) Les malheurs de Sophie. Un ami viendra ce soir. Le Livre de la jungle (v.o.) Police montée (d.) Les J 3 Ville sans loi (d.) Raboliot. Jericho.	11 h. 30, 16 h. 30 14 h. 30, 16 h. 30 15 heures, 17 heures 14 h. 15, 16 h. 15 13 heures, 17 heures 15 heures P. som. 15 h. 30 à 23 h. 15 h. 30, 18 heures Deux matinées 15 heures 14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30 20 h. 20 h. 45 20 h. 30 20 h. 45 S. D. 20 h. 45 20 h. 30 20 h. 30 20 h. 45 20 h. 30	S. D. 14.30 à 23 h. 12 à 24 h. T. L. J. S. D. S. D. D. 15 heures S. D. 13.30-23 S. D. D. 14 h.-24 h. D. 14 h. 30, 16 h. 30 S. D.
<b>3<sup>e</sup> — Porte-Saint-Martin-Temple</b>	BERANGER, 49, rue de Bretagne (M <sup>o</sup> Temple). ARC. 53-70 KINERAMA, 37, bd. St-Martin (M <sup>o</sup> République). ARC. 70-80 MAJESTIC, 31, boulevard du Temple (M <sup>o</sup> République). TUK. 97-34 PALAIS FETES, 8, raux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-Mét.) 1 <sup>e</sup> salle ARC. 77-44 PALAIS FETES, 8, raux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-Mét.) 2 <sup>e</sup> salle ARC. 77-44 PALAIS ARTS, 102, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis). ARC. 62-48 PICARDY, 102, boulevard Sébastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis). ARC. 62-98	Bataillon de l'or (d.) Cargaison blanche. La Fille aux yeux gris La Fille aux yeux gris. Gueux au paradis. 30 Secondes sur Tokio (d.) Gueux au paradis.	S. 15 heures 14 h. 30 à 19 heures 14 h. 45 D. (2 mat.) 14 heures, 15 heures. 13 heures.	20 h. 45 20 h.-24 h. 20 h. 45 20 h. 45 20 h. 45 D.	D. 14 h. à 23 h. S. D. 13.30-24 D. D. D.
<b>4<sup>e</sup> — Hôtel-de-Ville</b>	CINEAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Châtelet). ARC. 61-44 CINEPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M <sup>o</sup> St-Paul). ARC. 95-27 CYRANO, 40, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Réaumur-Sébastopol). RQJ. 91-89 HOTEL DE VILLE, 20, rue du Temple (M <sup>o</sup> Temple). ARC. 47-86 LE RIVOLI, 83, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Hôtel-de-Ville). ARC. 63-32 SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine (M <sup>o</sup> Saint-Paul). ARC. 07-47	Raboliot Les Sans-Soucis (d.) Mon cœur t'appelle. Un déjeuner de soleil. Ma femme est une sorcière (d.)	14 heures 14 heures, 16 h. 30 11 à 19 heures 14 h., 18 h. 1. l. j., 15 heures	20 h. 30 20 h. 45 20 h. 45 21 heures 20 h. 45	S. D. S. D. T. L. J. J. D. S. D. D. 14-23 h.
<b>5<sup>e</sup> — Quartier Latin</b>	BOUL'MICH, 43, bd Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 48-29 CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 51-60 CIN. PANTHEON, 13, rue V.-Cousin (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 15-04 CLUNY, 60, rue des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 20-12 CLUNY-PALACE, 71, bd St-Germain (M <sup>o</sup> Cluny). ODE. 07-76 MONGE, 54, rue Monge (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine). ODE. 51-46 MESANGE, 3, rue d'Arras (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine). ODE. 21-14 SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M <sup>o</sup> St-Michel). DAN. 79-17 STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M <sup>o</sup> Luxembourg). ODE. 39-19	Je suis avec toi. Le mort ne reçoit plus (d.) Têtes de pioche (v.o.) Le Dernier Négrier (d.) Sortilèges. 120. Rue de la Gare. 8 <sup>e</sup> Femme de Barbe-Bleue (d.) Sortilèges. Verts Paturages (v.o.)	11 h. 30, 16 h. 30 11 h. 30, 16 h. 30 14 h. 45, 16 h. T. l. j. 2 mat. 14 h. 30, 16 h. 30 J. S. D. L., 15 heures 15 heures. 14 h. 15, 16 h. 30 15 heures	2 soirées 20 h. 40 20 h.-22 h. 20 h. 45 20 h. 45 20 h. 45 20 h. 45 20 h. 45 20 h. 45	14 h. à 24 h. S. D. (J. 23) D. D. S. D. 22 h. 45 D. 14 à 24 h. D. 15 heures S. D. D.
<b>6<sup>e</sup> — Luxembourg-Saint-Sulpice</b>	BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice). DAN. 12-12 DANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M <sup>o</sup> Odéon). DAN. 08-18 LATIN, 34, boulevard Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny). DAN. 81-51 LUX, 76, rue de Rennes (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice). LIT. 62-25 PAX-SEVRES, 103, rue de Sèvres (M <sup>o</sup> Duroc). LIT. 99-57	André Hardy millionnaire (d.) 120. rue de la Gare. Aventure de Buffalo Bill (d.) Le Roi des resquilleurs. Le Roi des resquilleurs.	14 h. 30, 16 h. 30 15 h., S. D. (2 mat.) Deux matinées 15 heures, S. (2 mat.) L. J. S., 15 h. D. (2 m.)	20 h. 30 20 h. 45 2 soirées 21 heures 20 h. 45	D. D. D. D. 14 à 21 h. D.

bes...  
Voici maintenant une nouvelle

J. VIDAL et Georges FILLEMENT

LE DENTIFRICE PRODUIT DE BEAUTE

Grav. et Imp. E. Desfossez-Néogravure, Paris. - C. O. L. 32.0017. - 1946.

# CINÉ-CLUBS

## A PARIS

### Au Club Cendrillon

Le jeudi 4 avril, le Ciné-Club Cendrillon fêtait son quinzième anniversaire par un gala donné à la salle Pleyel, sous la présidence effective de M. Fourré-Cormery.

On projetait, devant une nombreuse et enthousiaste assistance enfantine, un ravissant film russe de marionnettes, *Mischka*, un très bon documentaire français : *Les Petits de la ferme*, et deux courts métrages comiques. Les marins et les pompiers, dont les uniformes ont fait la joie des enfants, prêtaient à la fête le concours de leurs musiques éclatantes.

## EN PROVINCE

### REIMS

#### Ciné-Club de Champagne

Renseignements et adhésions : Librairie Lobtard, Reims.

ANIME par des jeunes, ce Club a donné déjà une dizaine de spectacles, et groupe plus d'un millier d'adhérents. Un Festival Vigo intelligemment organisé, et une séance sur Les Primitifs du cinéma, présentée par Mlle Méliès, qui évoqua des souvenirs sur son grand-père, connurent le plus vif succès.

Prochaine séance : le samedi 20 avril, au « Familial-Cinéma », avec un Festival Harold Lloyd.

### Initiatives indépendantes

PRISES en dehors de la Fédération des Ciné-Clubs — on ne comprend pas bien pourquoi — certaines initiatives représentent un effort qui n'est pas négligeable.

On nous signale notamment la tentative faite par M. Agel, 62, Bd de Strasbourg, à Toulouse, pour une initiation au cinéma de la jeunesse universitaire : des séances bi-mensuelles, durant lesquelles sont projetés les films les plus importants à des titres divers, se terminant par un exposé sur la technique ou le style du film. Ainsi, la dernière d'entre elles, qui a eu lieu le 4 avril, avec « A nous la liberté », était suivie d'une causerie sur le style de René Clair. Six cents jeunes gens y assistèrent, chiffre imposant si l'on songe que ce « Club » est de création récente.

Autre initiative privée : le Ciné-Club de Nîmes (Taverne du Printemps, Bd Amiral-Courbet) projetait le 6 avril dernier un succès de 1926 : « La Bataille de la Volga » et un documentaire : « Potasse d'Alsace ». Le spectacle était présenté par M. de Rocherolles.



GRANDIR vous le pouvez encore, de 10 à 20 cm. Devenir élégant, sveltes ou

FORT. Succès gar. Env. notice du Procédé Breveté c. 2 lmb. Institut Moderne, 8, Annemasse (Hte-Sav.).



NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
LE METEORE, 44, rue des Dames (M <sup>o</sup> Rome).	MAR. 55-90	Lune de miel à Bali (d.).	15 heures	D. 14,15-23 h.
MIRAGES, 7, avenue de Clichy.	MAR. 64-53	Escalier sans fin.	15 heures	D. ju. q. 23 h.
LUTETIA, 31, avenue de Wagram (M <sup>o</sup> Ternes).	ETO. 12-71	Les Malheurs de Sophie.	15 heures	D.
MAILLOT-PALACE, 74, av. Grande-Armée (M <sup>o</sup> Maillot).	ETO. 10-40	Gueux au paradis.	T. l. j., permanent	S. D. 20-22 h.
MAC-MAHON, 5, avenue Mac-Mahon (M <sup>o</sup> Etoile).	ETO. 24-81	Madame veut un bébé (v.o.).	L. J. S., 15 heures	D. 14,15-23 h.
NIEL, 5, avenue Niel (M <sup>o</sup> Ternes).	GAL. 46-06	La Tradition de minuit.	14 h. 30, 16 h. 30	S. D. 23 h.
NAPOLEON, 4, av. de la Grande-Armée (M <sup>o</sup> Etoile).	ETO. 41-46	30 Secondes sur Tokio (v.o.).	J. S. L., 15 heures.	14 h. 30, 17 h.
PEREIRE, 159, rue de Courcelles (M <sup>o</sup> Pereire).	WAG. 87-10	30 Secondes sur Tokio (d.).	L.J.S., 15 h.; S. 2 soir.	D. 2 mat.
ROYAL-MONCEAU, 38, rue Lévis (M <sup>o</sup> Villiers).	CAR. 52-55	Raboliot.	J. S., 14 h. 30	D. 2 mat.
ROYAL, 37, avenue Wagram (M <sup>o</sup> Wagram).	ETO. 12-70	Vive la compagnie.	15 heures, S. (2 matin.)	D. 14 à 23 h.
STUDIO OSLIGAJO, 42, av. de la Grande-Armée.	GAL. 51-50	Remorques, H. vendit son âme.	T. l. j., 2 matinées	D.
STUDIO ETOILE, (M <sup>o</sup> Etoile).	ETO. 06-47	Le Livre de la jungle (v.o.).	J. S. D., 14 h. 30	D.
TERNES, 5, avenue des Ternes (M <sup>o</sup> Ternes).	ETO. 10-41	Gueux au paradis.		
VILLIERS, 21, rue Legendre (M <sup>o</sup> Villiers).	WAG. 78-31	Fils du dragon (d.).		

18 <sup>e</sup> — Montmartre-La Chapelle	
ABBESSES, place des Abbesses (M <sup>o</sup> Abbesses).	MON. 55-79
BARJES-PALACE, 34, boulevard Barbès (M <sup>o</sup> Barbès).	NOR. 93-82
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle (M <sup>o</sup> Chapelle).	NOR. 37-80
CINEPH. ROCHECHOUART, 83, b. Roch. (M <sup>o</sup> Anvers).	MON. 63-66
CINE-PRESSE CLICHY, 132, bd Clichy (M <sup>o</sup> Clichy).	MAR. 31-45
CINE-VOX PIGALLE, 4, b. de Clichy (M <sup>o</sup> Pigalle).	MON. 06-92
CLIGNANCOURT, 78, bd Ornano (M <sup>o</sup> P.-Clignancourt).	MON. 64-8
FANTASIO, 95, boul. Barbès (M <sup>o</sup> Marcadet-Pois.).	MON. 79-44
GAUMONT-PALACE, place Clichy (M <sup>o</sup> Clichy).	MAR. 56-00
IDEAL, 100, av. de Saint-Ouen (M <sup>o</sup> Guy-Mocquet).	MAR. 71-23
LUMIERES, 128, avenue de Saint-Ouen.	MAR. 43-34
MARCADET, 110, rue Marcadet (M <sup>o</sup> Jules-Joffrin).	MON. 22-81
METROPOLE, 85, av. Saint-Ouen (M <sup>o</sup> Guy-Mocquet).	MAR. 26-24
MONTCA-M, 134, rue Ordener (M <sup>o</sup> Jules-Joffrin).	MON. 82-12
MONTM. CINE, 114, bd Rochechouart (M <sup>o</sup> Pigalle).	MON. 63-35
MOULIN-ROUGE, place Blanche (M <sup>o</sup> Blanche).	MON. 63-26
MYRHA, 36, rue Myrha (M <sup>o</sup> Château-Rouge).	MON. 00-26
NEY, 93, boulevard ney.	MON. 93-15
ORNANO, 43, bd Ornano (M <sup>o</sup> Sempion).	MON. 93-15
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, b. Rochech. (M <sup>o</sup> Barbès).	MON. 83-62
RITZ, 8, boulevard de Clichy (M <sup>o</sup> Pigalle).	MON. 38-84
SELECT, 8, avenue de Clichy (M <sup>o</sup> Clichy).	MAR. 23-49
STEPHEN, 1, rue Stephenson (M <sup>o</sup> Chapelle).	MON. 36-07
STUDIO-28, 10, rue Tholozé (M <sup>o</sup> Blanche).	

19 <sup>e</sup> — La Villette-Belleville	
ALHAMBRA, 23, bd. de la Villette (M <sup>o</sup> Belleville).	BOT. 85-41
AMERIC-CINE, 149, avenue Jean-Jaures (M <sup>o</sup> Jaurès).	NOR. 87-41
BELLEVILLE, 23, r. de Belleville (M <sup>o</sup> Belleville).	NOR. 64-05
CRIMEE, 120, r. de Flandre (M <sup>o</sup> Crimée).	
DANUBE, 49, rue Général-Brunet (M <sup>o</sup> Danube).	BOT. 23-18
FLANDRE, 24, rue de Flandre.	NOR. 44-93
FLOREAL, 13, rue de Belleville (M <sup>o</sup> Belleville).	NOR. 94-46
OLYMPIC, 136, avenue Jean-Jaures (M <sup>o</sup> Laumière).	BOT. 49-28
RENAISSANCE, 12, av. Jean-Jaures (M <sup>o</sup> Jaurès).	NOR. 05-68
RIALTO, 7, rue de Flandre.	NOR. 87-61
RIQUET, 22 bis, rue Riquet (M <sup>o</sup> Riquet).	
RIVIERA, 25, rue de Meaux (M <sup>o</sup> Jaurès).	BOT. 60-97
SECRETAN-PALACE, 55, rue de Meaux (M <sup>o</sup> Jaurès).	BOT. 48-24
VILLETTE, 47, rue de Flandre.	NOR. 60-43

20 <sup>e</sup> — Ménilmontant	
ALCAZAR, 6, rue du Jourdain (M <sup>o</sup> Jourdain).	ROQ. 27-81
BAGNOLET, 6, rue de Bagnolet (M <sup>o</sup> Bagnolet).	OSE. 46-99
BELLEVUE, 118, bd. de Belleville (M <sup>o</sup> Belleville).	OSE. 74-73
COCORICO, 128, boul. de Belleville (M <sup>o</sup> Belleville).	ROQ. 24-98
DAVOUT, 73, bd Davout (M <sup>o</sup> Porte de Montreuil).	ROQ. 69-53
FAMILY, 81, rue d'Avron (M <sup>o</sup> Avron).	MEN. 66-21
FEERIQUE, 146, rue de Belleville (M <sup>o</sup> Belleville).	
FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.	
GAITE-MESNIL, 100, r. de Ménilmontant (M <sup>o</sup> Gambetta).	MEN. 49-93
GAMBETTA, 6, rue Belgrand (M <sup>o</sup> Gambetta).	ROQ. 31-74
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta (M <sup>o</sup> Gambetta).	MEN. 98-53
MENIL-PAL., 38, r. de Ménilmontant (M <sup>o</sup> P.-Lachaise).	MEN. 92-58
PALAIS-AYRON, 35, rue d'Avron (M <sup>o</sup> Avron).	DIJ. 00-17
PYRENEES-PALACE, 272, rue des Pyrénées.	MEN. 48-92
PRADO, 111, rue des Pyrénées (M <sup>o</sup> Gambetta).	ROQ. 43-13
SEVERINE, 225, bd Davout (M <sup>o</sup> Gambetta).	ROQ. 74-83
TOURELLES, 259, av. Gambetta (M <sup>o</sup> Lilas).	MEV. 51-58
TRIANON-GAMBETTA, 16, r. C.-Ferbert (M <sup>o</sup> Gambetta).	MEN. 64-64
ZENITH, 17, rue Malte-Brun (M <sup>o</sup> Gambetta).	ROQ. 29-95

**BANLIEUE**

ARCUEIL	CHOISY-LE-ROI	LES LILAS	PRE-SAINT-GERVAIS
ARC-CINE, Peloton d'exécution.	SPLendid, Peloton d'exécution	ALHAMBRA, L'Autre (d.)	SUCCESS, Jenny
ASNIERES	CLICHY	MAGIC, Jugement dernier	
ALCAZAR, Jugement dernier	CASINO, Petit bagarreur (d.)	VOX, François Villon	
ALHAMBRA, Variétés	CLIC-OL., Variétés		
AUREVILLIERS	COLOMBES	LEVALLOIS	PUTEAUX
FAMILY, Nais	COL.-PAL., Invité de la 11 <sup>e</sup> heure	MAGIC, 30 sec. sur Tokio (d.)	BERR.-PAL., Cap. Fuvy (d.) 21-22
KURSAAL, Légion d'Arizona (d.)	COURBEVOIE	EDEN, Malheurs de Sophie	CENTRAL, Vie priv. Elizabeth (d.)
BAGNOLET	LE CYRANO, La Part de l'ombre	ROXY, Fils du dragon (d.)	ROSNY-SOUS-BOIS
PALACE, Quatre plumes blan. (d.)	LE MARCEAU, Terre qui meurt		UNIVERSEL, Pte dame du w.-lit
BOIS-COLOMBES	LE PALACE, Nais	MALAKOFF	SAINT-DENIS
EXCELSIOR, Variétés		FAMILY, Peloton d'exécution	CASINO, Anges de miséricorde (d.)
BONDY	GENTILLY	REX, P.H. contre Gestapo (d.)	PATHE, L'Es. Clandestins
KURSAAL, Boule de Suif	GALLIA, Good by, Mr. Chips (d.)	MONTREUIL	KERMESSE, Caves du Majestic
BOULOGNE	HAY-LES-ROSES	SAINT-MANDE	SAINT-MANDE
KURSAAL, Variétés	LES ROSES, Vieille Fille (d.) 18-21	St-MANDE-PAL., Vie pr. Elizabeth	SAINT-OUEN
PALACE, Raboliot	Soir bombe 21-22	ALHAMBRA, Fils du dragon (d.)	SAINT-OUEN
HOUGO-LA-REINE	ISSY-LES-MOULINEAUX		VANVES
REGINA, Peloton d'exécution	LE MOULINO, Roi des resquilleurs	NEANTRE	PALACE, Dozambo (d.)
CACHAN	IVRY	CHEZY, Guéux au paradis	VINCENNES
JACHAN-PAL., Gaités de l'escadr.	IVRY-PAL., Cargaison blanche	PAVILLONS-SOUS-BOIS	EDEN, Route du bague
17-21; Inévitable M. Dubois 22-23	LA COURNEUVE	MODERN, Le Chant de l'exilé	PRINTANIA, La Veuve Joyeuse
CHARENTON	MONDIAL, Hauts Hurlevant (d.)		REGENT, Gaités de l'escadr.
CELTIC, Buffalo Bill (d.) 19 au 22			VINC.-PAL., Vollier maudit (d.)

# Prête-moi ta plume

## Un point de vue

De P. Véran, à Paris.

« J'ai vu Ivan le Terrible. Et, franchement, j'ai été déçu, moins par le film que par sa présentation. »

« D'abord, les gens viennent là de parti pris : les communistes d'un côté, et d'un autre côté ceux qui s'installent avec la ferme intention de s'en payer une bonne tranche. »

« Pourtant, il y a des moments où l'on retrouve Eisenstein : lorsque les acteurs se taisent, ou ne sont pas au premier plan. »

« On se dit, avec un peu de regret, que si le film est outré, et si le jeu de ses acteurs ne ressemble en rien à celui de L'Arc-en-Ciel ou même des Joyeux Garçons, si on a fait toutes ces choses-là en grand avec le ferme propos d'impressionner les gens, il doit bien y avoir une raison. Alors, comment se fait-il que moi, spectateur moyen, ni inculte ni renseigné, ce film me laisse absolument froid ? »

« Et puis, par hasard, on jette un coup d'œil sur le programme; on y lit qu'il s'agit d'un film de propagande, réalisé de telle façon qu'il puisse toucher à la fois le berger mongol, le pygmée du Gabon, le garçon boucher de Chicago et l'étudiant de Cambridge... »

« Et l'on découvre ce paradoxe : conçu pour le gros public, ce film n'est apprécié que par une minorité d'intellectuels, qui en décèlent les indiscutables beautés techniques ; quant à ceux pour qui il a été fait, et une moitié applaudit en bâillant, et l'autre moitié s'escaliffe... »

HELENE DUPLESSIS A TOULON. — Willim tourne « Rêves d'Amour », Blanchard achève « La Symphonie pastorale ». Quant à « La Part de l'ombre », créature de la nuit, donc de l'ombre, je n'en dirai pas de mal, mais je n'en pense pas moins.

« Quel genre de films souhaitez-vous voir ? Drame ou comédie ? Quelle espèce de drame ? Quelle espèce de comédie ? Préférez-vous les films français ou les films américains, et pourquoi ? »

« Et, tenez, je vais vous donner le bon exemple : je penche nettement pour la comédie d'observation ou d'action, même loufoque; et j'aime bien les films d'imagination, surtout féériques. D'autre part, je préfère le cinéma français dans ses réussites, et le cinéma américain dans ses films moyens ; je vous expliquerai pourquoi une autre fois. »

## Petit Courrier

FIDELÉ LECTEUR A ANGOULEME. — Louise Carletti : l'« Ennemi sans visage ». La projection des films sur 16 mill., exige une installation moins importante et revient moins cher.

J. D. A NANCY. — Il existe toujours des amateurs (réalisateurs ou spectateurs) pour ce genre de films; mais les temps sont durs... Pour l'I. D.H.E.C., pas de chiffre ; mais le concours, sans être facile, n'est pas trop terrible.

R. GEOFFROY A SAINT-GERMAIN-DES-PRES. — On tourne pas mal de films en Italie. Fort peu en Allemagne.

JEAN JOEL A SAINT-OMER. — Sauf le soir de la première, le film a passé dans les mêmes conditions à Paris ; les coupures ont été faites par les auteurs.

H. ROGER A PARIS. — La réalisation d'un dessin animé exige de grands frais ; mais les bandes américaines sont amorties avant d'arriver en Europe...

J. DELORME A MONTBRISON. — L'Éclair et Hardy ont doublé eux-mêmes en français quelques-uns de leurs premiers talkies, notamment « La Nuit extravagante » et « Feu mon oncle ». C'était ravissant... Le défaut que vous signalez tient, en effet, à la différence entre la vitesse d'enregistrement et la vitesse de projection.

NICOLE GOUGAUD A CHAMPIGNY. — Allemand d'origine, Veidt est mort en 1942, en Angleterre, et y a deux Armand Bernard, l'acteur et le chef d'orchestre. Garat n'a rien tourné depuis « Fou d'amour » 1943.



**SEUL, VOTRE HOROSCOPE PSYCHOLOGIQUE**  
 (Caractère - Capacités - Destin) vous perm. d'amélior. votre sort.  
 M. Roland DERKUM  
 Service 26 - 15, r. L.-Carle, Lyon  
 Envoyer spéc. d'écriture, date, heure et lieu de naissance  
 Etude complète : 100 fr.  
 Un travail sérieux et approfondi

**IL FAUT DIRE AUX FEMMES**  
 qui veulent être bien coiffées qu'il n'y a pas de jolie coiffure possible sans cheveux sains. Apprenez à soigner les vôtres, madame, sans contrarier la nature, en demandant dès aujourd'hui la brochure gratuite : « Comment régénérer votre chevelure », au Lab. du Frère Marie-Antoine, 62, Grande-Rue, Nègrepelisse (Tarn-et-Garonne). Envoi discret.

**La meilleure Assurance Vie**  
 est de bien diriger ses pensées et ses actes  
 1941 le professeur MEYER  
 76, Champs-Élysées, Paris

Faites vous-même vos chaussures avec semelles compensées liège. Adr. cont. remb. ou mand. 300 fr. Chaussures Maurice, av. Gambetta, Reims.

**La Gitane**  
 VOUS COIFFE ET VOTRE CHEVEUX  
 CONSULTATIONS : Lundi de 4 à 6 h.  
 15<sup>e</sup> r. de la Chapelle, PARIS  
 JOINDRE 50 FR. PHOTO et DATE DE NAISSANCE  
 20, RUE LACROIX - PARIS-17

**CHEVEUX**  
 Avez-vous des pellicules, des démangeaisons, des parties chauves ?  
 Vos cheveux tombent-ils, sont-ils faibles ? Secs ou gras ? Venez demander conseils ou écrivez aux Laboratoires Bonnet, 80, boulevard Sébastopol, Paris. Rens. et broch. gratuits. 50 ans de succès. Hors concours.

**HOROSCOPE SCIENTIFIQUE**  
 Etes-vous né entre 1882 et 1932 ?... Oui ?... Alors, saisissez votre chance. Envoyez date et lieu de naissance, env. timbrée et 50 francs : Prof. FERRER VALENTINO, Service AD.6, Boîte postale 297, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

**L'ÉCRAN FRANÇAIS**  
 a paru clandestinement jusqu'au 15 août 1944  
 Rédacteurs en chef: Jean VIDAL, J.-P. BARROT  
 Administrateur: G. PILLEMENT.  
 REDACTION - ADMINISTRATION  
 100, rue Réaumur - Paris (2<sup>e</sup>)  
 GUT. 80-60 - TUR. 54-40

**PUBLICITE**  
 142, rue Montmartre - Paris (2<sup>e</sup>)  
 GUT. 73-40 (3 lignes)  
 « L'ÉCRAN FRANÇAIS » n'accepte aucune publicité cinématographique  
 ABONNEMENTS  
 FRANCE ET COLONIES : Six mois : 250 fr. Un an : 500 fr.  
 ETRANGER : Six mois : 275 fr. Un an : 550 fr.  
 Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.  
 Les Directeurs-gérants : J. VIDAL et Georges PILLEMENT

**Email Paris.**  
 ROUGE  
**LE DENTIFRICE PRODUIT DE BEAUTÉ**

20 avril, au « Familial-Cinéma », avec un Festival Harold Lloyd.

FOUR succès par env. notice au Procédé Breveté c. 2 timb. Institut Moderne, 8, Annemasse (Hte-Sav.).



ELVIRA RIOS

**L'ECRAN**  
*français*

est une vedette mexicaine : mais vous l'avez vue dans « La Chevauchée fantastique ». Tout le continent américain a chanté, après elle, les nostalgiques mélodies de son pays. Son beau visage, grave exprime la ferveur de l'amour dans un film mexicain : « Les Murs de la passion » et dans un film argentin : « Viens, mon cœur t'appelle ».